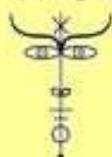


CENTRE MÉDITERRANÉEN D'ÉTUDES FRANÇAISES  
LES ATELIERS D'ÉCRITURE À LA LIGNE

Les Ateliers d'Écriture  
À la Ligne



STAGE D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE  
INSPIRÉE PAR LA POÉSIE DE JEAN COCTEAU  
25 AU 30 OCTOBRE 2010 AU CMEF DE CAP D'AIL



CAP D'AIL

Recueil de nouvelles  
Collectif 2010

Jacques  
Isabelle  
Françoise



*Merci à Isabelle*

Les textes sont classés par ordre d'apparition sur scène



## Blandine



J'attends dans le couloir du lycée des Amériques. Une fois de plus, le secrétariat m'a appelée ; affolée, je n'ai rien écouté ; j'ai seulement dit : « j'arrive ! » . J'ai saisi mon manteau, roulé comme une furie, et je suis là, le sac gonflé de mouchoirs humides, la tête vide.

Qu'a-t-il encore inventé mon Alex ? Surement une nouvelle connerie ! Qu'est ce que j'ai fait ? Qu'est ce que j'ai raté ? Quinze ans que ça dure ! Quinze ans qu'il m'a faite mère au foyer ! Dévouée, sacrifiée oui ! Il faut dire, avec un prénom pareil, j'étais destinée au martyr :

BLANDINE. C'était bien une idée de ma mère !

Blandine, la martyre chrétienne, jeune, les cheveux blonds flottant sur son aube blanche, et, miracle ! Des lions couchés à ses pieds ; un triomphe dans le genre image pieuse.

Elever des lions eut été plus facile. Moins féroces qu'un ado, et ils ont la reconnaissance du ventre, eux.

J'aurai dû adopter des lionceaux, les nourrir au biberon, les cajoler... Ils m'auraient adorée mes petits fauves. Je ne serais pas là, à attendre comme une idiote.

Dompteuse de lions au Cirque d'Hiver : voila la vocation pour une Blandine. Quel renversement de situation. Plus de toge immaculée ! A moi le justaucorps pailleté et le fouet !

Etre en représentation avec mes lions, créer un spectacle, avoir un public, allez mes lions, sautez sur les tabourets, traversez les cerceaux de feux, rampez dans les tunnels, dressez-vous ensemble sur vos pattes arrière à mon signal !

Allez mes lions ! Rugissez, grognez, faites les cruels, les sauvages, le public en redemande.

Vous êtes beaux naturellement ; l'air noble, la crinière fellinienne, le pelage fauve, la musculature imposante, les mâchoires puissantes, et les yeux d'un or gris voluptueux.

Avec moi, vous êtes doux comme des chatons. Le claquement du fouet, c'est pour les spectateurs, les faire frémir de peur ou d'émotion, réveiller leurs fantasmes avoués ou secrets.

Chers lions, vous faites de moi la dompteuse puissante, dominatrice. Les femmes s'identifient à moi, les hommes me désirent, les enfants m'adorent. C'est un sacerdoce total. Tous les soirs, il faut entretenir le suspense, l'illusion d'une silhouette parfaite, toute en muscle. A moi la corvée des haltères, du stretching... Et

puis certains soirs, des spectateurs pourraient tourner le pouce vers le sol ! Un vrai cirque romain. Ils me verraient bien être dévorée !

Heureusement mes lions, vous ronronnez comme des chatons quand je vous parle, que je caresse vos crinières épaisses, quand j'embrasse vos museaux délicats, que je brosse vos pelages dorés.

Pas de lion de Némé. Pas d'Hercule non plus d'ailleurs ! Enfin !!

Ah ! La porte s'ouvre. C'est Monsieur Le Grand, le proviseur. Il est un peu empâté dans son costume rayé. Allez, au supplice, mère indigne !

\_ « Madame Deneubourg. Bonjour. C'est aimable à vous d'être venue si vite. Entrez. Prenez place.

N'ayez aucune crainte, au contraire, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer ; vous êtes la gagnante du loto du lycée. Le premier prix ! Regardez, il est là, il n'attend que vous ! »

Un panier. Une boule de poils, Je me retrouve nez à nez avec un chaton tigré.

-« C'est un Maine Coon ! Le géant d'Amérique. Le plus grand de tous les chats. C'est l'animalerie qui nous l'a réservé en l'honneur de notre lycée.

Marie-Hélène

## Sur l'autoroute des vacances



Il aurait voulu que le temps s'arrête. Ou alors le remonter de quelques heures ou même de quelques minutes. Il aurait voulu ne pas se trouver là. Il s'en voulait d'avoir parlé, d'avoir dit les mots qu'il avait dits. A ce moment-là, à ce moment précis. A ce moment où tout était encore possible, où rien n'était joué. Il s'en voulait de ne pas être muet. Il s'en voulait d'avoir cédé à une satisfaction facile, tellement facile, qui ne comblera jamais le trou béant creusé par la déchirure. Il s'en voulait de ne pas savoir coudre, recoudre, repriser, raccommoder. Il a toujours été un

piètre bricoleur incapable de réparer ce qui est cassé ou même fêlé. Il aurait voulu ne pas être né l'année où il est né. A une année près, il ne serait pas le même homme, même à une journée près. Il serait dans la peau d'un autre à vivre une autre vie. Une vie dans laquelle il ne serait pas ici, aujourd'hui, à cette heure, à cet endroit.

Cet homme, c'est Victorien. Victorien Marchant. Marchant avec un T, comme il se plaît à le préciser. Parfois il ajoute en souriant, Marchant, l'homme qui marche. A ne pas confondre avec Marchand, avec un D, comme marchand de soupe ou de canon. Pour le coup, il aurait donné n'importe quoi pour marchander, hésiter, tergiverser, réfléchir tout simplement. Il aurait pu éviter de mettre en œuvre ce qui se tramait dans sa tête. Une tête dure habituée à prendre des décisions et à les appliquer. Il aurait dû se taire avant de lâcher la première phrase et se taire davantage avant de prononcer les suivantes. Trois phrases en tout. Trois de trop.

Pourtant, il sait se taire. Il l'a prouvé pendant plus de quinze ans après avoir compris, le cœur déchiré, que celle auprès de qui il avait prévu de vieillir n'était qu'un amour de jeunesse fané comme une fleur au vent. Entretemps, les enfants sont venus peser sur le plateau de la balance. Par leur présence, Marion et Mathias ont maintenu le couple branlant de leurs parents, jusqu'à la crise il y a six mois.

Après avoir rassemblé quelques vêtements dans un sac, Victorien est parti, sans même claquer la porte. Ne sachant où aller, il s'est aménagé un coin pour dormir dans son bureau, à plus de vingt kilomètres de la maison. Un endroit trop petit pour accueillir ses enfants.

Il fut surpris de la quantité de larmes qu'il portait en lui. Une réserve intarissable qui coulait à flots continus dès qu'il contemplait la photo de ses enfants ou qu'il les

entendait au téléphone. Six mois sans les voir, sauf en de rares occasions autour d'un Macdo ou devant un écran de cinéma.

Quand il prit la décision de les emmener en vacances, une petite lumière bleue éclaira le gris du ciel.

Aujourd'hui, sur son lit d'hôpital, Victorien Marchant voudrait juste dormir. Dormir le plus longtemps possible. Les médicaments qu'on lui donne l'assomment et c'est bien. Mais il ne peut empêcher les images furtives de venir hanter sa mémoire.

Marion conduit.

Belle idée que la conduite accompagnée. Elle conduit sur l'autoroute des vacances qui porte bien son nom. Les vacances ont commencé dès que les enfants sont montés dans la voiture. Une semaine entière à vivre ensemble. Sept jours complets. La perspective l'effrayait autant qu'elle le réjouissait. Il a choisi une résidence familiale où se trouveraient d'autres jeunes, de crainte que les enfants ne s'ennuient avec lui.

Marion conduit.

Il a essayé d'imaginer tous ces jours qu'ils vont passer ensemble. Les repas, les jeux, les balades, les confidences, peut-être... L'angoisse l'a saisi à l'idée qu'ils pourraient réclamaient leur mère.

A quel moment a-t-il pensé à l'après, au retour des vacances, à la séparation inéluctable ? Les enfants rentreront chez leur mère et il se retrouvera dans son bureau, roulé dans son duvet, sur un matelas de mousse de quelques centimètres d'épaisseur qu'il faudra cacher tous les matins avant l'arrivée de ses clients.

Marion conduit.

Mais d'abord il avait roulé toute la nuit. Les enfants dormaient, Marion à côté de lui sur le siège incliné, Mathias, lové sur la banquette arrière, son nounours dans les bras.

A-t-il imaginé un scénario possible pour ne pas les quitter ? Il ne n'en souvient pas.

Au matin, ils ont pris un petit déjeuner sur une aire d'autoroute. Il se souvient des volutes de fumée s'élevant des tasses devant les visages encore somnolents.

Il aurait dû se taire. Dès ce moment.

Il a dit : tu prends le volant ma douce. Sur l'autoroute, pas de problème, c'est tout droit... Marion a accepté, à moins qu'elle n'ait pas osé refuser.

Les premiers kilomètres se passent sans encombre. Quelle fierté de se faire conduire par sa fille. Elle a grandi sans qu'il s'en rende compte. Trop occupé par son travail. Trop facile comme excuse. Il n'a pas su accompagner la petite fille. Saura-t-il être présent pour la jeune fille ? C'était peut-être trop tard.

Papa, je peux doubler, là ?

A ce moment, aussi, il aurait dû se taire, ou répondre : reste derrière, on n'est pas pressés...

A la place, il a dit : oui, tu peux y aller...

Marion conduit. Elle met son clignotant, elle tourne le volant. Il suit la manœuvre avec attention. Etrange sensation d'être à la place du passager quand on n'en a pas l'habitude. La perception des distances est différente pour qui n'a pas la maîtrise de la conduite.

A cet instant, il aurait dû se taire, garder le silence, être muet.

Les mots ont fusé : Attention, tu es trop près de la voiture !

A cet instant, c'est lui qui aurait dû être au volant, et Marion sur le siège du passager, ou à l'arrière avec son frère.

Un coup de volant brutal. La route se hérissé. Il écrase une pédale fantôme, saisit le volant d'une main, tente de serrer le frein à main de l'autre. Et la voiture s'envole tel un bel oiseau planant dans l'air frais du matin, exécutant pour le plaisir axels et looping tournoyants autour du soleil bienveillant. Tous les trois réunis dans un cocon douillet, ils partent pour un voyage sans fin, vers une autre galaxie où rien ni personne ne pourra les séparer.

Victorien a froid tout à coup. Il s'apprête à sonner pour demander une couverture à l'infirmière, mais il y renonce. S'il tremble, c'est devant l'idée qu'il sent s'immiscer dans son cerveau, effrayante comme un serpent prêt à dévorer sa proie.

Où sont les enfants ?

C'est la question qu'il a posée, dès qu'il a repris conscience, aux ambulanciers affairés à le désincarcérer. Ils étaient trop occupés pour lui répondre.

S'il vous plaît, où sont les enfants ?

Ils l'ont sorti par la fenêtre de la voiture et allongé sur le brancard.

Il a entendu une voix demander : il y avait des enfants dans la voiture ? Quelqu'un sait où sont les enfants ? Une autre voix a répondu : ils ont été emmenés dans la première ambulance.

A son réveil il est seul dans la chambre, dans un corps presque inconnu. Même respirer est douloureux. Le médecin lui a énuméré ses plaies comme s'il lisait une liste de courses à faire au supermarché du coin : coma léger, trauma crânien, quatre ou cinq côtes cassées, entorse à la cheville droite, entorse au poignet gauche, coupure de la main gauche, recousue, coupure de l'index gauche, recousue, coupure du nez, recousue, je vous épargne le nombre de points de sutures.

Et les enfants ?

On vous garde quelques jours en observation, par précaution.

S'il vous plaît, les enfants ?

Les enfants ? Ça va. Luxation de l'épaule pour le petit, coupure au front pour la grande. Ils viendront vous voir dans la journée. Avant de partir il a ajouté, presque

admiratif : on m'a dit que la voiture a fait quatre tonnes. Vous vous en sortez bien. Ici, on vous appelle les miraculés.

Marion est apparue, un pansement sur le front, les larmes aux yeux : désolée mon papa, j'ai gâché les vacances de tout le monde. Mathias, le bras en écharpe brandit sa peluche de sa main valide : mon nounours il est même pas abîmé.

Ils l'embrassent doucement comme les infirmières l'ont recommandé. Lui, il chuchote des mots tranquilles pour les rassurer, mais il ne peut s'empêcher de penser au serpent qui distillera encore longtemps le doute dans son cerveau.

Leur mère est venue les chercher. Depuis la porte de sa chambre, elle a jeté comme une pelletée de charbons ardents : je ne pourrai jamais te pardonner ça !

Victorien n'a pas répondu. Avec ses côtes cassées chaque parole est un supplice.

Et puis, il vaut mieux qu'il ne dise rien de ce qui lui traverse l'esprit. De ce lien nouveau qui le réunit à ses enfants. Un lien fait de chairs blessées et de sang mêlé.

Un lien gravé au même moment, au même endroit dans leur trois corps accidentés, miraculés. Une cicatrice sur le front pour Marion, facilement dissimulée sous sa frange, un cal à l'épaule pour Mathias, invisible sous ses vêtements, et quelques cicatrices pour lui, offertes à son regard en guise de souvenir. Autant de marques indélébiles qui les unissent tous les trois à jamais.

Jacques

## La procession



Elle regardait les fourmis courir le long de sa jambe, et s'amusait de les voir se perdre dans la forêt de ses mollets. Elle avait lu quelque part que les insectes avaient six pattes, elle n'en avait que deux et ne savait pas quoi en faire. Du bout de l'index elle écrasa la plus téméraire, celle qui s'aventurait déterminée vers le haut de sa cuisse. Elle voulait garder le contrôle, elle acceptait d'être le terrain de jeu géant de ces petites bêtes mais elle devait les garder à l'œil. A croire que toutes les fourmis du jardin s'étaient données rendez vous sur sa peau. Elle imagina être l'une d'elles. Quelle sensation cela ferait de

se sentir infiniment petit, infiniment vulnérable. Est-ce que les fourmis en avaient conscience d'ailleurs ? Est ce que les fourmis avaient des souvenirs, des sentiments, est ce qu'elles avaient peur, est ce qu'elles avaient mal ?

Quelques minutes, des heures peut-être qu'elle était allongée dans le jardin, cachée à l'abri des promeneurs à essayer de ne plus penser. Mais sa tête était trop pleine de lui pour qu'elle arrête de penser, comme si il l'avait colonisé, ne lui laissant plus aucune liberté. Le froid commençait à tomber et elle repoussa brusquement toutes les bestioles pensant que finalement tout pouvait être très simple. Il lui suffisait de décider. Personne ne l'obligeait à souffrir, si cela devenait trop insupportable, elle se débarrasserait elle-même du problème.

Agressée par le sifflet du gardien à deux mètres d'elle, signifiant la fermeture du parc, elle abandonna les fourmis et le regarda fixement comme une mère réprimandant son enfant. Tout en elle n'était que colère, elle détestait tout le monde, les couples marchant main dans la main, les enfants qui hurlaient après un ballon, les vieilles et leur chien qui pissaient partout, le gardien qui se prenait pour le roi du parc, la boulangère avec son air de faux cul et ses bonjours mièvres, son voisin amoureux d'une hystérique qui criait toute la nuit, son immeuble sale, sa ville bruyante et lui, surtout lui, qui n'avait pas su l'aimer alors qu'elle l'aimait tant. Lui qui était parti sans même lui faire un enfant.

Elle n'avait pas envie de rentrer chez elle, elle n'avait pas non plus envie de voir des gens. Elle l'aurait bien appelé, comme ça histoire de prendre de ses nouvelles, peut-être même lui proposer de passer un moment ensemble, mais rien que d'y penser sa gorge se serrait.

Chez moi, j'ai mis de la musique ouvert une bouteille de vin et je recherche sur l'ordinateur les doux messages qu'il m'a envoyé, ceux dans lesquels il m'appelait sa princesse. Je les ai quasiment tous effacés le jour où il m'a quitté. Ce n'est pas une

bonne idée, je pleure toute la nuit, au matin je craque et je lui envoie un mail, juste comme ça pour prendre de ses nouvelles, je sais bien que c'est idiot, surtout que maintenant je vais passer mon temps à attendre devant l'ordinateur. Je n'ai envie de rien, et quand le téléphone sonne mon cœur explose, mais ce n'est jamais lui. Si seulement je pouvais disparaître. Je peux.

\*\*\*

Elle regardait les fourmis courir le long de sa jambe bien alignées comme des petits soldats, aux petites fourmis noires s'étaient mêlées des fourmis rouges, plus grandes, plus agressives. A la caresse des unes se mélangeait la morsure des autres. Elles se suivaient explorant la jungle de ses jambes, toutes sur le même chemin ne déviant pas d'un centimètre. Elle avait lu, sans se rappeler où, que dans un pays d'Afrique les femmes adultères étaient attachées à un arbre pour être mordues par les fourmis rouges, une drôle de coutume qu'elle aurait aimé faire subir au salaud qui l'avait quitté.

D'un geste elle fit claquer sa main sur sa jambe et tua cinq fourmis d'un coup ce qui perturbera la colonne d'insectes, les rouges et les noires paniquèrent et partirent dans tout les sens. Rapidement elles reprirent leur lente ascension comme si rien ne c'était passé, est ce que le sentiment d'amitié existait chez les fourmis ? Elles devaient comprendre la peur, sentir le danger, mais connaissaient elles le désir ? Au moins elles, elles agissaient, elles ne restaient pas allongées dans l'herbe à ressasser des idées noires. La petite troupe dépeçait les corps des victimes comme s'il s'agissait d'une nourriture quelconque. Elle éprouvait presque de l'amitié pour ces soldates que rien ne détournait de leur chemin, et particulièrement pour une petite fourmi rouge qui s'acharnait à vouloir en porter une deux fois plus grosse qu'elle. A chaque fois qu'elle la soulevait, l'autre retombait et le manège durait depuis déjà plusieurs minutes. Elle pensa qu'il y avait peut-être de l'amour entre ces deux là. Peut-être étaient-elles amantes et la survivante voulait honorer le corps de la défunte. Cela lui rappela la fois où ils étaient sortis tard au restaurant, ils avaient beaucoup bu, lui particulièrement, ils s'étaient disputés quand elle lui avait encore parlé d'enfant. Il s'était écroulé dans la rue, complètement saoul. Elle l'avait remis debout et l'avait trainé jusqu'à son appartement. Cela avait pris beaucoup de temps mais elle avait réussi. Quelques gouttes commencèrent à tomber sur le parc, les fourmis quittèrent sa jambe. Elle les regarda s'éloigner et les suivit jusqu'à la fourmilière. Une minuscule colline, cachée derrière un buisson, sur laquelle marchaient en procession des centaines de fourmis pour se mettre à l'abri de la pluie devenant plus épaisse. Elle n'entendit pas le gardien tout de suite et elle sursauta quand il lui dit qu'il ne fallait pas rester là, la météo avait annoncé des rafales à 80 km /heure le parc allait être fermé.

Aucun nouveau message sur le serveur, même pas un spam, si j'essayais de lui envoyer un texto, peut-être qu'il n'a pas lu ses mails. Je n'ai même pas une lettre de

lui, à peine quelques photos. J'm'en foutais moi qu'il soit ou non un bon père, j'aurais juste aimé qu'il soit un bon géniteur, un reproducteur. Il est plutôt pas mal et avec moi... On aurait fait un bel enfant, après il aurait pu partir avec qui il voulait, moi j'aurais eu mon bébé. Même ça il n'a pas été capable de le faire, j'aurais du arrêter la pilule plus tôt. Maintenant il refuse même de me voir, jamais dispo, la dernière fois il m'a même dit qu'il ne voulait pas me voir parce qu'il était sur qu'on finirait au lit et qu'il préférait attendre, quel con !!

\*\*\*

Elle regardait ses jambes nues et lisses et espérait que les fourmis allaient venir, mais rien, personne. Elle resta longtemps allongée sans bouger, elles allaient bientôt venir, ce n'était pas comme si elle était une inconnue, maintenant elle se considérait comme une parcelle de leur territoire. Il y avait bien des coccinelles, des moustiques et des moucherons mais pas une seule fourmi. Elle se leva et alla voir derrière le buisson, le vent de la veille avait cassé des branches et le sol était recouvert de feuilles, elle ne retrouva pas tout de suite l'endroit. Et puis un peu par hasard alors qu'elle allait repartir elle découvrit des corps, des centaines de corps de fourmis inanimées jonchaient le sol. Sur son bras vint se poser une fourmi ailée. Elle se sentit triste, un peu comme si elle venait d'apprendre la disparition d'un être cher. Sur le chemin du retour elle croisa le gardien. Il la regarda et lui dit qu'elle ne pouvait pas emmener la reine. Elle ne comprit pas, ne se retourna pas, elle continua son chemin. Il la rattrapa et lui répéta la même phrase en lui montrant la fourmi ailée. Elle lui parla de la fourmilière désertée, de tous les corps. Elle accepta son invitation pour un café quand il lui proposa de lui expliquer ce qui c'était passé. Il lui raconta que les fourmis ailées étaient des reines qui partaient construire leur propre fourmilière ailleurs, elles perdraient leurs ailes en pondant les œufs, elles pouvaient en pondre jusqu'à 50 000. Il lui expliqua que les corps trouvés par terre étaient ceux des mâles géniteurs qui ne servaient plus à rien. Avec un sourire dissimulé, il lui confia que les femelles les tuaient en leur tranchant l'abdomen une fois fécondées alors même qu'ils étaient encore accouplés. Elles gardaient en elles les parties génitales masculines comme souvenir d'une brève rencontre. Une fois les reines parties la fourmilière était désertée. Elle pensa qu'elle aurait dû naître fourmi et s'imagina tranchant l'abdomen de son mâle pendant l'amour. Cela la fit sourire. Elle prit congé du gardien et rentra chez elle.

Vous avez un nouveau message. J'ouvre le mail, il me propose de passer la soirée avec lui, ça finira sûrement au lit, il ne sait pas que je ne prends plus la pilule.

Ce soir la princesse deviendra reine...

Marie

## La traversée des apparences



Les petits carreaux vernissés de la mosaïque restent beaucoup moins poreux qu'une allée de sable. Une flaque s'y étale, s'y fige, laissant croire que rouge grenat et noir écarlate sont une même teinte. Voire. Certaines cerises sont-elles rouges, sont-elles noires? C'est selon.

Sur les marches courbes de l'amphithéâtre aux contreforts rouge franc, elle gît. Etalée, tête en bas, sa longue chevelure claire éparse. Pathétique, son visage supplie le ciel. Son corps froissé s'offre au dieu soleil.

Indifférent, celui-ci darde ses rayons sur la tunique carmin fripé, sur les longues jambes dorées et sur une de ses cuisses repliées au niveau du genou dans un angle...mauvais. Comme dans un geste pour rien. Comme le geste inachevé de la danseuse.

Un de ses pieds, qu'elle a petits et menus, a perdu sa ballerine égarée deux marches plus bas sur la scène. Parfaitement étrangère à l'allégorie des âmes que chante le mandala de la mosaïque au sol, la chaussure bée, dans un abandon obscène.

Un ruisselet sombre déborde entre ses seins roses. Le même que celui qui, de son nez, tente de se glisser entre ses lèvres entrouvertes. La goutte qui suinte sur le lobe d'une de ses oreilles voudrait-elle lui accrocher sa perle de rubis? Et cette perle grossit, grossit, jusqu'à s'étoiler. Puis, doucement coule, goutte à goutte, sur la troisième marche. La pierre refuse de la boire.

Tout autour de l'amphithéâtre à ciel ouvert que cerle de ses méandres d'azur la frise grecque, le parc. Drapé d'orgueil, il abandonne sa magnificence à ce début d'automne. Félicités taciturnes des oliviers centenaires. Balancements mélancoliques des cyprès. Très haut, un palmier soliloque à cause d'un souffle de vent plus mou. Aux pieds des eucalyptus, caroubiers et lauriers courbent le dos. Toujours sur la défensive, les figuiers de barbarie, bien pires que les épineux agrippés à la roche. Un rien plus gris, yucas et aloès. Avant le grand engourdissement, les dernières fleurs s'étiolent, couvent leurs fruits. Ultimes enchantements du labyrinthe des allées, de l'architecture végétale, de la semence v'herbale dignement colportée.

Au loin, la Méditerranée garance s'abreuve de blancs, bleus, gris céladon et outremer, pour des vents plus acides. Le mistral soulève une mèche blonde de la belle endormie. Dans un silence engourdi d'absolu, le corps, inerte, fige la scène.

Et si la victime avait été sacrifiée au dieu Pan? A la bestialité de ses instincts paierait-elle tribut?

...Elle ne voulait pas, ne voulait pas...

La fille de Jupiter ferait aussi une coupable idéale. Minerve, tu sais sucer le sang de l'innocence.

...Et, au bord de la scène la danseuse qui pâme...

Ses pas sur la mosaïque auraient – ils offensé le lézard sacré? Il aurait exigé son âme pour réparer l'outrage?

« Je suis la première conscience de la vie. Par moi, Dieu a signé son œuvre. Malheur à l'être qui transgressera au respect qui m'est dû! Sentence de lézard! »

...Et sur la marche troisième la danseuse engourdie dans une définitive jeunesse...

Séduction cynique d'une voix caverneuse, la bête. Echappé du paradis terrestre, le serpent rampe, se trémousse, ondule lentement, si lentement.

« Comme la curiosité d'Orphée lui déroba à jamais son amante, que mon regard de mort te transperce la belle! De toute éternité tu seras mienne... » ricane le reptile vert accroché à son mur.

...Et elle supplie et elle appelle : Non, non, je ne veux pas mourir ! S'épouvante, s'affole : à la fontaine du temps, je n'avais pas tout bu!

Dans les allées voisines clac ! Clac ! Clac ! Les cisailles des jardiniers au labeur. Elles s'affairent à fignoler la taille des topiaires de buis. Hardies les lames! S'agitent, tranchent sans pitié! ...Armes du crime? Le piège fatal du labyrinthe a-t-il pu rompre le fil d'Ariane afin de mieux perdre les pas de la belle?

...Et la danseuse qui se meurt... Orphée, mon aimé, sauve-moi! Sauve-nous!

Le viol non consommé expié sur l'autel de la virginité, l'humiliation du mâle aurait sacrifié la fille? Jardinier, jardinier, est-ce toi qui as dérobé sa vie à la jeune Eurydice? Là-haut dans les feuilles pleure la lyre d'Orphée. Implacable horloge de la fatalité, le temps. Le vent qui fait son violoncelle dira la Vérité à la terre entière.

Soudain, un fracas violent brise la paix divine. Un tonnerre d'applaudissements accueille un jeune éphebe tout de blanc revêtu. Orphée peut offrir sans peur son

regard à la belle. Il l'aide à se relever. Eurydice sourit. Main dans la main, les deux acteurs, épuisés et heureux, n'en finissent plus de saluer le public. Délire. Longtemps, on acclame encore et encore, dans un même élan, la performance des comédiens, le génie de Cocteau, sa traversée des apparences.

Tard dans la nuit, dans l'habit noir que revêt le ciel pour tirer la lune au clair, l'amphithéâtre désert résonne. Bien étrange fête. Bacchanale de mille fantômes feux follets venus célébrer l'esprit.

Françoise

## Saveurs versatiles



Avant cette soirée, je ne me rendais pas compte du terme de ma vie. Je venais d'accepter ce poste dans le sud, en m'étonnant un peu. Je ne connaissais personne, en dehors de mes collègues. Et de la région, absolument rien. Cet environnement, exotique pour moi, attisait ma curiosité. Malgré ma jeunesse, j'étais timide et lente. Je voulais explorer ce nouveau milieu peu à peu, sans forcer ma nature.

Chaque jour, en sortant du travail, j'ai commencé en me promenant dans la pinède qui surplombe la mer. Une sorte d'espace

protégé, avec des panneaux explicatifs sur les arbres et les fleurs. Je variais un peu mes itinéraires, lisais à chaque fois un ou deux écriteaux sur cette végétation nouvelle.

Le deuxième jour, j'ai croisé Philippe. Au premier regard, il m'a paru commun, banal. Je l'ai croisé un autre après-midi. A la troisième rencontre, nous nous sommes faits un petit sourire de reconnaissance. Un lundi, j'étais en train de déchiffrer le panneau du lantanier, quand j'ai senti quelqu'un se pencher sur moi.

Et j'ai entendu la voix basse de Philippe. Pour lui, c'était de la théorie tout cela, il valait mieux regarder et sentir. Il a pris une feuille du buisson des fleurs aux deux couleurs, l'a froissée, me l'a tendue. Sa main était ronde, délicatement potelée. J'ai respiré l'odeur puissante. Pas un parfum des plus exquis, mais de la personnalité.

Nous avons bavardé, échangé nos prénoms. Ce jour-là, ou le lendemain, il a suggéré que nous dînions ensemble dans un des restaurants de la plage. J'ai accepté.

Cette soirée, je peux la revivre à volonté.

C'était un vingt-cinq mai.

Nous prenons le petit chemin au milieu du bois. Les cyprès et les pins parasols encadrent la mer, calme. Nous descendons jusqu'à la plage. Bruit discret du flux et du reflux. Comme une berceuse. Nous nous déchaussons, marchons pieds nus sur les galets, en silence.

Une construction basse apparaît. Des bougainvilliers grenats couvrent la murette. Un figuier embaume. Quelques buissons de fleurs bleu pâle (je sais maintenant que ce sont des plumbagos) C'est un restaurant. Nous nous regardons, hochons la tête, et entrons. Dans la salle, des tableaux de peinture naïve, très colorés. Sur la carte, le plat du jour indique : *gambas au safran*. Nous en commandons deux. Philippe choisit

un vin blanc : du Tariquet. Encore inconnu de moi. Pour le reste, «Nous verrons après ! » je dis à la patronne. Elle est ronde, toute rousse, un regard rieur et protecteur.

Quelques phrases banales entre nous. Le bruit de fond de la mer. Le plat arrive.

L'assiette est un tableau impressionniste : le rose des crevettes, des reflets de miel, quelques traces de brun caramel. Autour, le vert de la roquette.

Nos regards se croisent, nos yeux sourient. L'odeur est safranée, un peu poivrée. Mes narines se dilatent, la salive me vient en bouche. Nos mains se rapprochent. Un doigt tendre me touche.

Séparation pour prendre les couverts. Je découpe un morceau et le porte à ma bouche.

Extase !

La chair est ferme et cuite à point. Une saveur douce envahit le palais, qui se corse plus tard : aromates légers suivis de petites flammes vers la fin.

J'avale lentement, comme à regret, les yeux fermés.

Je les rouvre. L'homme en face de moi est beau, attentionné puisqu'il m'a menée ici.

Il me sert un verre. En le respirant, nous esquissons un demi-sourire : les fumets sont plus subtils que ceux du lantanier. Le liquide jaune d'or descend le long de ma gorge.

Impression de réveil, de premier matin.

Nouveaux regards qui s'entrecroisent. Nous sommes en plein ravissement. Quelques secondes d'hésitation. Puis nous nous embrassons longuement. Langues safranées à l'unisson.

La Patronne n'a pas dérangé.

La nuit qui a suivi fut un autre festin. De peau, de morsures, de textures variées. Géographie de chair. Région immense à découvrir d'un autre corps. Odeurs différentes mais aussi savoureuses. Nous étions les acteurs d'une chorégraphie improvisée, d'un corps à corps à la complémentarité parfaite.

Nous nous sommes revus souvent par la suite. A chaque fois, une petite excursion, dans l'arrière pays, ou la Riviera. Philippe parlait peu, mais savait trouver le bon endroit : petit bistrot sur une terrasse, pique-nique en haut d'une falaise. C'était de simples apéritifs aux ébats qui suivaient. Contre ce corps accueillant et stimulant, une femme inconnue s'éveillait en moi. Je devenais une exploratrice hardie et audacieuse.

Chaque vingt-cinq du mois, nous retournions au petit restaurant de la plage. Le plat du jour changeait. Ce n'était pas toujours des gambas au safran, mais à chaque fois succulent. Notre complicité redémarrait avec une nouvelle énergie. La petite dame rousse, nous la surnommions entre nous : la marraine de notre amour.

Puis est venu cet autre soir. Nous traversons la pinède pour notre pèlerinage mensuel. La pluie menace. Il fait humide, le ciel est gris foncé. Sur la façade du restaurant, un panneau : Changement de Propriétaire. Plus de dame rousse. Un homme maigre, au teint glabre, la remplace.

Nous prenons une table près du radiateur. Les tableaux au mur ont été enlevés. Philippe chausse ses lunettes pour lire la carte, qui s'est appauvrie. La lampe éclaire quelques rides sur son front. Nous optons pour les moules marinières.

La marmite arrive : coquillages sombres baignés d'une sauce claire aux traînées blanchâtres. Je vois la main de Philippe, sur la table, boudinée, flasque, isolée.

Je goûte. C'est fade. Il ne doit y avoir qu'une échalote dans toute la marmite, aucun vin blanc. Cela fait penser à de l'eau salée arrosée de féculé. Je le regarde : il a les yeux fixés sur son assiette. Ses joues semblent caoutchouteuses, comme la moule que je suis en train de mâcher. Le vin est ordinaire : plus de Tariquet.

Cet homme devant moi me paraît si commun, si banal, fade lui aussi.

Qu'est-ce que j'ai pu lui trouver ? Il a peu de conversation, une culture quasi-indigente, aucune curiosité d'esprit. Pas très jeune non plus. Qu'est-ce que je fais avec ce vieux ?

Nous nous sommes encore ennuyés ensemble deux rendez-vous. Pour m'assurer que le charme était bien rompu.

Et nous avons cessé de nous voir.

Patricia

## Une belle journée



Mon vieux rêve se réalise enfin : découvrir à pied l'Islande, ses volcans, ses glaciers, ses geysers, ses immensités, tout ce que promettent les catalogues ; et jusqu'à présent tout est aussi démesuré que promis : la moindre cascade est haute comme un immeuble de cinq étages et large comme la rivière de ma ville, les geysers grimpent à trente mètres, les glaciers chatouillent les nuages, les distances se mesurent en demi-journées, les volcans sont toujours prêts à cracher, la mer toujours houleuse...Paysages de début du monde.

Mais les catalogues mentent, ils ne disent rien de la violence du temps, du vent des tempêtes ; ils ne racontent ni le ciel noir, bas, où courent d'énormes nuages grisâtres, déchiquetés, ni les gifles de pluie en rafales...

Aujourd'hui, je me demande quelle fichue idée m'a fait choisir un tel pays pour passer mes courtes vacances : j'ai le bout du nez gelé, les pieds trempés du matin au soir, les mains engourdis par le froid ; même la cape n'a pas le temps de sécher. Les pique nique sous la pluie, malgré le saumon frais et les gigots d'agneau sous la cendre perdent de leur attrait...

Depuis ce matin, Steini, notre accompagnateur islandais, nous fait descendre dans le lit d'un ruisseau pour éviter de déraper sur l'herbe détrempee, et j'ai horreur de ces passages acrobatiques. Les pierres rondes, couvertes de longues herbes glissent comme des savonnettes végétales ; les éclaboussures cachent les trous d'eau et moi, je n'ai absolument pas l'âme d'un chamois, habituée que je suis aux allées sablonneuses du parc voisin où je pratique mon footing dominical. Plus que deux ou trois sauts et ce sera la terre ferme. Ouf ! Il y a là, plus bas, une belle pierre plate, bien stable ; Un dernier élan et hop ! Zut ! Mon pied glisse, vrille, et disparaît dans un trou d'eau entre deux blocs, jusqu'au genou. C'est froid en diable, je suis trempée jusqu'à mi cuisse, vite, il faut sortir de là !

En appui sur le ventre, je tire très doucement ; rien à faire, on dirait que mon pied est coincé plus bas ; second essai aussi infructueux comme si ma jambe ne répondait plus. Au troisième essai, j'appelle à l'aide, je commence à paniquer, j'ai froid, de plus en plus froid.

Quelqu'un me tend la main pour me hisser, je m'accroche de toutes mes forces et tire, tire...Ca y est me voilà sortie, hurlant de douleur : impossible de m'appuyer sur mon pied, impossible de tenir debout seule ; je m'effondre sur la grosse pierre.

Alerté par mes plaintes et les appels des copains, Steini remonte placidement depuis le bas de la cascade. Ce qui est bien avec lui, c'est qu'il est toujours d'un calme olympien, jamais stressé ; c'est rassurant en quelque sorte. Il me fait penser à un bon gros nounours dont il a l'envergure et certainement la force.

Agenouillé sur la grosse pierre, il délace doucement ma chaussure, palpe délicatement mais avec précision la cheville : pas de foulure ni de cassure de ce côté-là, il faut voir la jambe.

Claquant des dents, visage enfoui dans la capuche pour ne pas perdre une miette de chaleur, je le regarde faire, atterrée : une entorse déjà : quelle poisse, mais avec une fracture, c'est la fin du trek, à peine quelques jours sur les trois semaines prévues...

Dans la pharmacie de secours, Steini prend des ciseaux et découpe soigneusement la jambe trempée de mon pantalon : c'est bien enflé, rouge, bleu, je ne vois pas bien. Il palpe avec douceur et repère la fracture à mon hurlement de douleur : " Selma, il faut t'emmener à l'hôpital pour te plâtrer, ici je ne peux rien faire d'autre que te poser une attelle. On va te porter jusqu'au campement de ce soir où un hélicoptère pourra se poser et t'évacuer si le temps le permet, sinon ce sera en 4/4."

Moi je ne demande rien d'autre : une attelle qui bloque ma jambe, l'immobilise et atténue un peu la douleur qui s'intensifie. Je réclame de l'aspirine ou n'importe quoi qui l'apaise... Deux Doliprane feront l'affaire pour l'instant, avec une gorgée de thé chaud pêchée au fond d'une gourde. La jambe et le pied immobilisés par deux coques en plastique rouge extirpées du sac, c'est moi qui me sens gourde : impossible de me lever seule, de marcher, évidemment ; je dépends totalement de la bonne volonté et de la gentillesse des autres, je suis complètement à leur charge et je n'aime pas ça du tout.

Pour améliorer les choses, le vent se lève, plus violent encore que ce matin ; la pluie s'en mêle, j'ai de plus en plus froid et tout le groupe grelotte en attendant une décision et la reprise de la marche.

Steini organise l'évacuation : répartir les sacs des porteurs et le transport à tour de rôle à dos d'homme car dans ce relief accidenté il est impossible d'utiliser un brancard. Eux seuls pourront assurer le portage à cause du relief accidenté certes mais aussi parce que je ne suis pas à proprement parler un poids plume...D'ailleurs les yeux de Steini me le confirment : " ça ne sera ni facile pour nous, ni confortable pour toi mais il n'y a pas d'autre solution ; il faudra que tu t'accroches bien et que tu suives les mouvements du porteur." Je suis navrée de leur causer toute cette charge, désolée, ne sais comment le leur dire et murmure seulement : oui je sais, merci.

Oui, oui, je m'accrocherai, je ferai tout ce que je peux pour alléger la charge, mais vite, par pitié ! J'ai mal, mal... Les larmes recommencent à couler, la pluie dégouline de mes cheveux trempés qui pendouillent en longues mèches sur mes yeux et se mêle aux gouttes qui me tombent du nez.

Steini se penche autant qu'il peut en avant, plusieurs paires de bras m'empoignent et m'installent sur son dos : bras noués autour de ses épaules, jambes pendantes, je

me hisse le plus possible ; c'est presque confortable, pour moi en tout cas... Il s'ébranle lourdement, un pas après l'autre, plié sous le poids : chaque pas pesé, mesuré, chaque enjambée évaluée pour ne pas nous déséquilibrer, empêcher que mon pied ne heurte un obstacle invisible. Nulle trace, nul sentier pour aider à la marche, dans cet océan d'herbes spongieuses où les pieds s'enfoncent profondément...

Régulièrement, je change de dos, soulevée puis reposée avec la même douceur, les mêmes précautions. Malgré tous leurs soins, je suis épuisée par les cahots, la lenteur, le froid humide ; la douleur est revenue très vite ; je suis frigorifiée, le nez et les doigts gelés, des larmes de fatigue et d'épuisement se mêlent aux larmes de pluie. Sur le visage de mes porteurs, ce sont des larmes de transpiration qui s'y mêlent. La pluie redouble, s'abat sur les silhouettes courbées en deux pour résister aux poussées du vent ; on les croirait tous ivres à les voir osciller et chanceler. Les trolls ne pourraient ils pas faire un effort pour cesser leurs chamailleries ?

De pas en pas, de dos en dos, d'un replat à une descente, voilà des heures que l'on marche... Enfin voici le ruisseau dont a parlé Steini, celui qu'il faudra franchir avant d'arriver au campement. Un ruisseau ? Non ! Une rivière, un large torrent aux eaux furieuses, grises et noires, bouillonnantes, qui se fracassent contre les rochers, les escaladent, les contournent... Passer, oui, mais où ? Est-ce vraiment là qu'il faut passer ? Et comment ?

Mon porteur me dépose sur l'herbe avec précaution, soulagé. Steini et d'autres partent à la recherche d'un passage plus facile, le gué ayant disparu avec les pluies. Rien plus haut, rien plus bas, il faut traverser là, c'est le moins large et le moins profond apparemment !

Malgré la douleur, je ne peux m'empêcher de rire en imaginant les copains allongés dans l'eau, cramponnés les uns aux autres par les mains et les pieds, formant un pont vivant sur lequel Steini marcherait tout en me portant... Quelle photo souvenir ! Mais ce n'est pas un vrai rire, la douleur monte et descend en fonction des calmants, je n'en peux plus ; j'ai envie d'être au chaud à l'hôpital, à l'abri du froid, du vent et de la pluie, au chaud sous une couette, ma jambe enfin plâtrée et moi abrutie par les anti-douleurs.

Pendant ce temps, Steini s'est déchaussé, a quitté son éternel survêtement noir et entreprend la traversée pour vérifier la possibilité du passage : arc bouté sur ses bâtons, il tâte et sonde le lit, de l'eau jusqu'au dessus des genoux. Ce sera là : il faudra traverser par groupe de trois en se tenant très serrés pour tenir tête au courant très violent et permettre aux petits gabarits de ne pas être entraînés. Ensuite les cinq hommes retraverseront pour assurer mon transport.

Je suis à nouveau installée à califourchon sur le dos de Steini, étroitement épaulé par les quatre hommes pour parer à tout déséquilibre. La traversée est infiniment lente, infiniment prudente : une chute serait dramatique. Je les entends ahaner et jurer quand un obstacle ou le courant les déséquilibrent brièvement, les traits sont crispés, douloureux...

Cramponnée aux larges épaules, je regarde l'eau avec angoisse : pourvu qu'on ne tombe pas, pourvu qu'on ne tombe pas !...J'ai les doigts gourds, mouillés, gelés, de plus en plus de mal à tenir bien cramponnée, ma jambe qui oscille heurte parfois l'une ou l'autre jambe d'un porteur, je dois serrer les dents pour ne pas hurler.

Ca y est, je suis sur l'autre rive, c'est comme un miracle ! Les porteurs me déposent doucement sur l'herbe et s'écroulent épuisés, suants, blêmes de fatigue.

Ici comme partout l'herbe est spongieuse, humide, gris vert, constellée de petites étoiles blanches, poudrée par place de poussière noire, collante, mais je suis bien, enfin à plat, étendue de tout mon long, la jambe posée sur un sac. Je veux rester là, ne plus bouger, jamais, attendre les secours. Mais pas en 4/4 s'il vous plaît, j'ai peur de cet interminable trajet dans ce terrain chaotique, coupé de gorges, de torrents, de plaines volcaniques...

Pendu au téléphone, Steini essaye d'appeler les secours mais la communication est difficile, très difficile, dans ce bout du monde. Au bout de longues, longues minutes, la jonction se fait : un hélicoptère décollera de Reykjavik dans un quart d'heure.

Tout le groupe est étalé dans l'herbe, silencieux ; les traits sont tirés, les yeux creusés ; les sacs, chaussures, vêtements fument un peu au pâle soleil enfin revenu ; personne n'a le courage de faire le moindre mouvement.

Sous la tente, je récupère un peu ; quelqu'un a préparé du thé chaud et des biscuits, premier repas de la journée ; j'ai eu droit à deux calmants. On m'entoure, me questionne, me réconforte ; échange, d'adresses puisque je ne finirai pas le trek ; photos souvenirs...

Déjà je me sens loin d'eux, leur histoire n'est plus la mienne, reste l'amertume de vacances gâchées. Je somnole un peu sous un duvet, presque bien, rassurée, heureuse dans le brouhaha des conversations.

Au dehors, les nuages ont repris leur sarabande, le vent se lève en bourrasques extrêmement violentes, la toile de tente plie et se tord, il pleut de nouveau...l'hélicoptère pourra t il se poser tout de même ? Soudain je désespère.

Et puis, entre deux hurlements de vent, un ronronnement se fait entendre, de plus en plus précis ; un avion ? Non, c'est bien un moteur d'hélicoptère ! Le voilà qui apparaît au dessus du glacier, vire, descend lentement et tourne, tourne encore, remonte...Pourquoi ? N'a-t-il pas aperçu le campement dans une trouée de nuages ? Le son s'éloigne, sourd, incertain, disparaît un instant puis revient, à nouveau net ; on l'aperçoit maintenant, gros ventre gris. Entre les gouttes clairsemées à présent, il fait encore un tour pour bien repérer l'aire d'atterrissage entre torrent et colline, s'éloigne à nouveau vers le glacier pour se placer dans l'axe sans doute puis vire au dessus de la colline. Ca y est c'est bon ! Nous lui faisons de grands signes... Une violente rafale de vent se lève, le déstabilise brutalement... il s'écrase au bas de la colline...

Annie

## Le silence de la valise



A la mort de leur père, Laurent garde le domaine, Pierre Yves emporte la valise, il fait une promesse à son frère: "Je reviendrai, fais-moi signe"..

Son avion vient d'atterrir, il prend le bus qui l'amène près du domaine. Il est fatigué, la valise est lourde, trop lourde pour lui. Le trajet n'est pas long jusqu'au bourg avec cette autoroute qu'il ne connaît pas. Depuis combien de temps je ne suis pas venu ? Trop longtemps sans doute.

Pierre Yves descend du bus, passe sa main dans ses cheveux blancs. L'océan étincelant devant lui l'accueille, à se demander avec qui il a vraiment rendez-vous. Il saisit la valise et se dirige vers le domaine. Son frère l'attend. Ses pas l'entraînent, sa tête freine.

Difficile ce matin de partir de chez lui, de laisser sa femme, à la première lueur du jour. Je lui ai montré le message, quatre mots seulement : "Je suis prêt, viens, Laurent". Il change la valise de main, de bras. Au début de leur relation, il lui a demandé de l'aider à respecter sa promesse. Puis ils oublient et s'enracinent avec leurs enfants loin du domaine, loin de l'océan.

Il frissonne et s'arrête dans une flaque de soleil, lâche cette valise de malheur et se repose sur le muret. Il éternue une fois, deux fois, foutu climat, soleil et vent. Il n'aime pas ce littoral. Les mains dans les poches, le regard sur nulle part, il laisse passer le temps.

Il connaît cet océan, faussement tranquille, capable un jour de déferler avec une violence inouïe et tout emporter. Un phénomène rare. Son père aussi était rare. Pierre Yves en a voulu à l'océan. Je l'ai insulté sur la plage le lendemain de sa disparition, jusqu'à plus souffler, cet océan maudit.

Il reprend son chemin. Que la valise est pesante. J'aurai dû prendre un taxi. Je suis le porteur de valise, désigné avant ma naissance pour tenir cette place dans la famille. Quand ses enfants lui posent des questions sur cet étrange bagage en carton aux ferrures piquées de rouille, il veut leur expliquer son frère, le domaine, l'océan... Je n'ai pas pu, je n'ai pas su. J'ai laissé tomber : "Des vieilleries". Avec une honte passagère. La valise reste dans la cave.

Il aperçoit les arbres du domaine plantés à flanc de coteau, encore plus grands. Impressionnants déjà du temps de leur père. Les cimes dissimulent la maison à présent. Un écran efficace entre nous. Mon frère ne pardonne pas son enfance à notre père, ni sa passion pour l'océan qui lui a fait négliger notre mère. Il ne comprend rien à leur histoire d'amour et il coupe les ponts avec toute la famille.

Pierre Yves n'est pas très loin de l'entrée. Il se redresse avec difficulté. J'aurai dû prendre ma canne. Il marche. Encore un tournant. La grille est ouverte, il commence à descendre vers la maison. La valise va retrouver sa place.

Chaque fois que je vois cette valise, mon espoir se ranime. Qu'est-ce qu'il devient mon frère ? Quand est-ce qu'il va faire appel ? Elle l'a suivi partout. Sous son lit de célibataire. Dans le placard du couloir quand sa femme l'a rejoint. Pour finir sous l'escalier de la cave. Elle patiente et moi aussi. A présent elle est sortie de son obscurité. Elle est là tirant sur son bras. Laurent lui fait confiance. Elle est notre médiatrice. Je me demande comment vont se passer nos retrouvailles. On ne se connaît plus.

Un soleil franc et direct, un ciel sans nuage, les pins maritimes et leur tronc sombre, la descente douce de l'allée encore bordée de fleurs. Il se sent soutenu, poussé. Il change la valise de main. Encore un effort, le dernier. Je vais retrouver mon frère. Pierre Yves esquisse un sourire malgré son épuisement.

Au détour de l'allée, il s'arrête brusquement. Un espace dégagé dans la verdure, il a une vue plongeante sur la terrasse. Il les voit tous, hommes en costumes, femmes en tenues sombres, enfants silencieux. Ils sont là, debout autour d'un cercueil.

Qu'est ce qui se passe ici ? Pierre Yves est troublé. Il ne veut pas savoir, il a peur. Le dallage de la terrasse l'éblouit. Il voudrait ne jamais être venu. Il aimerait oublier la valise. Il transpire, chancelle cherche un appui, un bras. Je n'ai que la valise. Il se reprend, la tient fermement. Je suis là à cause d'elle. A petits pas, il finit d'arriver au bout de l'allée.

Dans le frémissement des feuillages et le ressac des vagues, tous attendent. Un homme vient vers lui : "Venez, je suis Valentin, le fils aîné de votre frère". Pierre Yves porte toujours la valise qui conserve leur héritage, qui abrite la mémoire familiale. Il franchit le cercle, la dépose doucement sur le cercueil de Laurent.

Le silence enterré, l'attente disparaît.

Claudine

## Ma révérence



Le déjeuner venait d'être servi. Au menu du jour, rôti de veau purée, crème caramel, et salade de fruits en dessert. On était mardi. J'entrais dans le réfectoire, adjacent au salon, en m'attardant plus longuement que d'habitude sur ce décor qui représentait mon quotidien depuis bientôt cinq ans. Je passais en revue tous ses éléments. La télévision, sur sa table en formica rouge, aussi vieille que les pensionnaires qui la regardaient sans ne plus rien en attendre. Pour l'instant aucun son n'en sortait. L'heure était plutôt à la concentration, chacun s'affairant à bien guider sa fourchette,

de la main à l'assiette, de l'assiette à la bouche, sans ne rien faire tomber et surtout sans baver avant que l'ustensile ne termine sa trajectoire. Ma voisine de table n'aimait pas cette discipline et je l'aidais parfois à mieux viser. Il aurait peut-être fallu inventer pour elle des couverts télécommandables. Le mobilier, tout autour, était sommaire et sûrement pas l'œuvre d'un architecte. Deux longues tables recouvertes de nappes cirées en plastique, aux motifs fleuris. Des chaises d'écoliers, solides et fermes, seuls résidus d'enfance qui résistaient au temps qui passe. Personne ici ne pouvait en dire autant. Chronos avait gagné la bataille et sans lutter, nous nous étions rapidement résignés. Certains pariaient entre eux sur le nombre de jours qu'il leur restait à vivre. A ce jeu, j'étais tout proche d'arriver le premier. Marcel vint s'asseoir à mes côtés. Lui, avait choisi une autre stratégie. Celle de se taire et de compter les nuages. Au gré des saisons, que le temps soit clément ou maussade, il venait s'installer tous les matins à la même heure dans le canapé tout jauni du salon, et n'en bougeait plus jusqu'à la tombée du jour. Il regardait par la fenêtre, au loin dans le ciel. Je m'imaginais parfois le rejoindre. A deux on irait plus vite. Un nuage, deux nuages, six nuages, vingt-sept nuages. Les jours de grand soleil, on pourrait peut-être s'attaquer au recensement des moineaux dans les arbres.

Le réfectoire commençait maintenant à se vider. Mes camarades repartaient tour à tour, d'un pas lent, parfois boitillant, vers les quelques activités précédant l'heure de la sieste. Le choix était restreint, ça simplifiait la tâche et nous épargnait toute hésitation. Une promenade dans le parc, le coin télé ou bien la salle de jeux, bien que je n'avais jamais compris pourquoi on pouvait la nommer ainsi alors qu'elle ne disposait que d'un monopoly, d'un jeu de tarot et d'un plateau de scrabble.

Mon regard s'arrêta sur la pendule accrochée au mur. Etrange coïncidence. Les aiguilles n'y tournaient plus à l'intérieur, comme anesthésiées dans leur cage en verre. La veille pourtant, j'étais persuadé de les avoir vues encore courir l'une après l'autre. Etait-ce un signe, un encouragement. Avaient-elle le pouvoir de me

transmettre un message, de faire fuir mes doutes, de se montrer solidaires de la décision que j'avais prise. Et si la pendule avait passé le mot aux autres objets qui lui tenait compagnie. Le cactus n'avait pas perdu ses épines, pas d'indication de ce côté-là. Le thermomètre extérieur affichait une température fidèle aux doux printemps que nous traversions et le bleu de son mercure n'avait, semble t'il, pas terni. Je classais donc cet épisode au rang d'une simple banalité et m'en retournais à ma chambre. L'heure de la sieste allait bientôt être annoncée au haut parleur. J'attrapais le téléphone. Il décrocha à la deuxième sonnerie.

- Bonjour Paul comment vas-tu ?

- Pas trop mal, et toi papa ?

Je sentis dans sa réponse une once de surprise à entendre ma voix résonner à l'autre bout du combiné. C'est vrai que ce n'était pas dans mes habitudes d'appeler en semaine. Ce n'était d'ailleurs pas dans mes habitudes tout court. Je me demandais à chaque fois ce que j'allais bien pouvoir lui raconter, d'un peu différent, d'un peu nouveau. Seuls les menus variaient, ici, d'un jour à l'autre. Lâchement, j'avais juste eu besoin d'entendre sa voix. L'enregistrer, la stocker dans ma mémoire, l'emporter avec moi. D'autres auraient sûrement laissé un mot, une lettre, un semblant d'explication. Pas moi. Je trouvais ça mièvre, inutile. La conversation fut courte. Paul rentrait en réunion et me confirma de lui-même qu'il viendrait me voir ce dimanche, à 16 heures, comme d'habitude, avec Claire et les enfants.

Je reposais délicatement le téléphone sur son combiné, fermais la porte et remplis mon verre d'eau. J'entendis l'annonce faite au haut parleur, et je reconnus la voix de Raymond, l'aide-soignant. Ca tombait bien je l'avais toujours préféré aux autres. Je réalisais aussi que j'étais dans les temps, en parfait métronome.

Trois gorgées suffirent. Dans quelques minutes j'allais m'endormir. Ma dernière pensée fut pour Marcel. Je me dis qu'une fois perché tout là-haut, je soufflerai très fort et pousserai les nuages dans sa direction. Le record qu'il avait atteint ce matin serait battu. J'en étais maintenant convaincu et un sourire calme et serein s'esquissa sur mes lèvres. Oui, demain, Marcel sera content, il y aura un cumulus de plus dans le ciel. Et, à défaut de parler, nous fêterons sa victoire en riant.

Anelor

## Ceci n'est pas une déclaration de guerre



- Et Rezki, mate la meuf !
- Y'a pas d'espoir, frangin, Elle nous calcule même pas !

Ca avait commencé comme ça. Une jeune fille vraiment canon dans un coupé Mercedes gris métal et mon pote Rachid et moi assis sur un caddie renversé avec cette injonction : mate la meuf et ma réponse comme un couperet : Pas d'espoir, elle ne nous calcule pas.

Je me présente : je m'appelle Arezki, Rezki pour les potes de la téci Closdu, la cité Jacques

Duclos, pour les non initiés. J'ai vingt-trois ans et je suis le petit dernier de la famille, derrière deux grands frères et deux sœurs. Mes grands frères vivent leur vie avec leur femme et leurs enfants. Mes deux sœurs sont encore à la maison. Et oui, même dans la cité, c'est plus dur pour les filles. Moi, je n'ai pas à me plaindre. Je fais parti de l'élite. Pas celle des caïds qui purgent une peine à la zonzon de Fleury, mais de celle qui en vingt ans a permis à moins d'une trentaine de gamins de faire des études supérieures. Et j'en suis fier, surtout ma mère. Bien sûr, je ne m'en vante pas trop. Ici, vaut mieux ne pas dépareiller. Quand je rentre chez moi, je troque mon costume de Sciences-Po pour un costume plus local, sans tomber dans la caricature quand même. Je laisse la casquette de travers aux plus jeunes. Les signes d'appartenance sociologique sont un frein pour l'évolution personnelle ou encore un moteur. C'est en étudiant Bourdieu l'année dernière que j'en suis arrivé à cette conclusion.

545 RJM 75. J'en ai rêvé toute la nuit. Ce numéro de plaque d'immatriculation est celui du coupé Mercedes. Bien sûr, je n'avais pas fait que de mémoriser la plaque et la voiture. Elle avait les cheveux noirs, les yeux verts, le nez aquilin et une grande bouche aux lèvres fines qui souriaient laissant voir des perles nacrées d'une blancheur digne d'une page publicitaire pour dentifrice.

Ce matin, j'ai eu du mal à me mettre en train. L'image de mon rêve, Son Image est imprimée là sous mes paupières. Arrivant dans la cuisine, après un « b'jour M'man » je me sers un grand meug de café noir que Laïla ma grande sœur m'a préparé. Personne ne me parle, le matin. On ne dérange pas un génie.

Sur le chemin du métro : Bingo ! L'idée que je cherchais. Je sors mon portable et appèle Kamel, un autre pote.

- Kamel ?
- Ouais, mais t'es ouf ! T'as vu l'heure ?
- Ben quoi, il est 7 h30
- Mais j'dors, moi !
- Ecoute, j'ai un service à te demander : ton frère, il est toujours auxiliaire ?
- Ben ouais !
- Super

Deux jours plus tard, j'avais les infos que je souhaitais. Le frère de Kamel auxiliaire dans la police nationale me donnait le nom du propriétaire du coupé Mercedes : Isabelle Montari.

\*\*\*\*

Je me présente je m'appèle Isabelle. Je suis fille unique d'un riche industriel d'origine italienne, un peu comme Carla Bruni. J'ai vingt-trois ans et je termine HEC. Si je ne suis pas « majeure », je suis d'avoir une mention.

HEC ce n'est pas une « haute école ». Ce n'est pas une école tout court ! Ca ressemble plutôt à un concours hippique de sauts d'obstacles. Il y a le parcours : obstacles internes ou externes de l'entreprise. Il y a le jury : les profs, les directeurs de stages. Il y a le public : la famille, les proches et l'entourage et enfin il y a le cavalier : l'élève et le cheval : le système. Le seul et unique but : être la première . Prendre l'ensemble des facteurs en compte, les analyser et définir une stratégie pour arriver en tête.

Par exemple : Papa m'a invité à une de ses sauteries mondaines, moi ça ne m'emballe pas ce genre de soirée, ce n'est pas ma tasse thé, comme dirait maman. Mais si dans cette soirée, je peux glaner quelques informations intéressantes et bien j'empocherai les bénéfices. J'arriverai bien un jour ou l'autre, à les monnayer. Ce n'est pas être machiavélique;c'est juste saisir l'opportunité.

Ah ! Autre chose : Comme je suis destinée à reprendre la succession de Papa, il me prend avec lui comme stagiaire chez Nantic&Co. Sa boite d'informatique leader sur les marchés européens.

\*\*\*\*

*Moi Arezki, 23 ans, je me proclame nouveau guerrier. Guerrier du XXIème siècle ! Mon étendard ouvrira la voie pour mes frères et mes sœurs. Je pars vers cette nouvelle croisade : la conquête des hautes sphères du pouvoir. Pas besoin de lever une armée ; quelques compagnons fidèles suffiront. La guère n'a plus les mêmes techniques ni les mêmes armes...*

*La stratégie que je compte mener est ancestral et a fait ses preuves d'efficacité que ce soit dans l'antiquité à TROYE ou dans la guérilla urbaine. Cela s'appelle l'infiltration. Comme un ver s'introduit dans la pomme pour la pourrir, moi Arezki, je m'y introduirai et la boufferai jusqu'au trognon !*

Putain ! Quel rêve ! Ca y va en ce moment. Mon subconscient se défoule à donf et m'offre la dernière production hollywoodienne en 3D. Je suis passé d'un chevalier de la table ronde à un commandant d'un sous-marin atomique à un compagnon d'Ulysse pour devenir celui de Che Guevara. Tout ça en une nuit. Pas étonnant que j'ai mal dormi.

Attends un peu. Il faut que je me remette les idées en place.

Primo : même si je me sens un peu guerrier dans l'âme, je ne veux absolument pas faire la guerre.

Deusio : Il n'est pas nécessaire de tuer des gens pour réussir. Quoiqueuuuu ! Non, je déconne.

Allez, je vais prendre ma douche pour effacer ce rêve, et après je travaille sur ma demande de stage.

\*\*\*\*

Je l'ai rencontré le trimestre dernier, durant la réunion cadre sur le développement stratégique de Nantic&Co. Brillant comme type. Je veux dire brillant pour un élève de Sciences-Po. Rapide, perspicace, pertinent et pas imbu de sa personne. Dommage pour lui, il se ferra bouffer tout cru d'ici quelque années.

Après la réunion, nous sommes allés déjeuner à la cafeteria de Nantic&Co. Et oui ! Nous petits stagiaires quand même, à ne pas trop mélanger avec les directeurs généraux. Et mon statut de « fille de » ne m'autorise pas à déroger à la règle.

Nous avons tout de suite sympathisé. Arezki est un garçon agréable, beaucoup plus cultivé qu'il y y paraît.

Par la suite, continuant à nous voir dans le cadre de notre stage, il me surpait souvent. Son intelligence est quasi irrationnelle mais sans que l'on puisse y trouver une quelconque faille. Quelqu'un d'assez bizarre.

Il y a quelques semaines, je retrouvais mes amies au cercle hippique de Boulogne. Ce n'est pas l'endroit le plus classe, mais qu'importe, ce n'est pas le sujet. Dans nos bavardages multiples et divers, quoique généralement axés sur les garçons, je me suis étonnée de m'entendre parler d'Arezki d'une façon très flatteuse. Et là, j'ai ressenti en moi le désir de lui plaire, de le séduire, de le draguer.

\*\*\*\*

On s'était donné rendez-vous dans un resto japonais branché de la Bastille. Ce genre d'endroit où si l'on ramène le ratio du montant de l'addition par le nombre de bouchées ingurgitées, on est pas loin du prix du caviar chez Fauchon.

J'y suis arrivé avec une demi heure d'avance. C'est ma méthode. Je fonctionne comme ça quand l'enjeu est de taille. Pour mes examens, pour mes entretiens, j'aime être en avance. D'abord, ça libère du stress d'être en retard. C'est peut-être con, mais ça fait toujours un stress en moins. Ensuite ça me permet de me poser et enfin d'ordonner mes idées dans un calme relatif. L'enjeu est de taille ! Enjeu ! Bordel ! C'est pas un jeu ! C'est de ma vie dont-il s'agit. C'est de ma vie dont il est question. Et ça tombe bien car des questions, j'en ai des tonnes à lui poser.

Respire, respire un grand coup.

Tiens, si je fumais, j'allumerai illico une clope ! C'est peut-être la seule fois de ma vie où je suis compatissant avec l'engeance intoxiquée.

Mettre mes idées en ordre. En ordre de bataille, peut être. C'est connu, qui veut la paix, prépare la guerre.

Mais celui qui veut l'amour, il prépare quoi ? La boîte de préservatifs dirait Rachid.

Première question à lui poser : quels sont tes sentiments à mon égard ? Non trop directe la question. Je n'obtiens aucune réponse. Peut être celle-ci : qu'est-ce qui va pas en ce moment Isabelle ? Non, non plus, c'est con. C'est moi qui suis con et qui ne va pas en ce moment. Ou encore : on va où comme ça tous les deux ? Mouais ! Pas mal, pas d'implication trop personnelle, ça laisse des ouvertures pour plusieurs réponses possibles. Je garde celle-ci pour l'entrée. Maintenant au plat de résistance. Résistance encore un terme grégaire ! As-tu réellement confiance en moi ? C'est le nœud du problème. La question est directe mais elle ne peut être autrement. C'est vrai que c'est primordial comme question. Enfin, plus exactement : la confiance est primordiale dans une relation. D'un autre point de vue, c'est stupide de parler d'une confiance aveugle. Faire confiance d'accord, mais en gardant les pieds sur terre.

Et enfin, la question pour le dessert dépendra du déroulé du repas, en fonction de comment cela c'est passé.

J'ai l'impression d'être retombé dans les années lycée Paul Eluard. Premiers frissons, premières paniques, premiers picotements, premières gênes dans un jean trop serré. Là, j'ai prévu large ! Si professionnellement nous sommes en phase, le sommes-nous émotionnellement, le serons-nous sexuellement ?

\*\*\*\*

La semaine dernière, le dîner à Bastille a été agréable. Même si Arezki a un humour en total décalage avec le mien, j'ai plus souri que ri. Mais je dois admettre qu'il a une culture générale phénoménale. Il n'y avait pas un seul sujet sur lequel il n'avait quelque chose à rajouter, à approfondir, voire même à corriger mes erreurs. Rentrée chez moi, j'ai vérifié et il avait raison !

Au tout début, il m'a posé une drôle de question du genre on va où tous les deux, enfin quelque chose y ressemblant. J'ai feint la surprise et la compréhension de sa question. Je crois lui avoir répondu qu'on était bien dans ce restaurant et qu'il n'y avait aucune raison valable de changer d'établissement excepté s'il mettait en doute la fraîcheur du poisson.

Le moment le plus pénible aussi a été celui où l'on a abordé la question de la confiance. Bien entendu, que je lui fais confiance. Je lui ai dit. Et c'est vrai que je fais même plus confiance à lui qu'à certaines de mes amies quant à la capacité d'analyser plusieurs données et variables économiques. Mais il n'empêche que je n'étais pas très à l'aise. J'ai mis ça sur le compte de la fin d'année, du grand oral à préparer, du mémoire à rendre. Arezki me semblait zen, il m'affichait sa zen attitude. Il m'a proposé de m'aider. Au détriment de son concours ? Je ne sais pas.

Ah ! Autre chose. Je suis très, mais alors très satisfaite de moi. Mon intuition à anticiper les choses. Le fait d'avoir joué de mes charmes auprès d'Arezki, va me simplifier la tâche. Papa m'a demandé de l'amadouer pour qu'il vienne travailler avec nous à la rentrée, chez Nantic&Co.

\*\*\*\*

Ce n'était qu'un problème juridique. De taille, soit ! Mais qu'un problème juridique. Cela fait presque deux ans que je travaille dessus. Bien sûr, j'ai fait appel à mon réseau, à des potes spécialistes, de vrai pros. Le problème alliait le statut juridique du stagiaire dans une entreprise, devoirs et obligations, les clauses de confidentialité

et celles de non concurrence. Un exercice assez simple au bout du compte. Mais aujourd'hui ca y est. C'est fait !

En deux ans, j'ai revu Isabelle à plusieurs reprises. De plus en plus canon ! Même si elle plus distante avec moi depuis nos mois de stage, elle me fait toujours le même effet.

Après HEC, elle a tenté l'ENA et a échoué de peu. Actuellement, comme cela était prévu, elle a intégré le directoire de la boite de son père. Enfin, la boite de son père, façon de parler.

Car, grâce à une société écran en toute légalité, je l'ai racheté.

Moi Arezki, vingt-six ans, je suis le plus jeune PDG d'une entreprise du CAC quarante. Je viens de racheter Nantic&Co.

Ma belle Isabelle, je te l'avais pourtant dit que je suis un guerrier.

Ma belle, là d'où tu viens, si ce n'est pas incongru d'épouser son patron, sache que j'en serai ravi.

Jean-Michel

## La chance



Elle attendait, enfin elle donnait cette impression, plantée devant la vitrine, les bras croisés parce qu'il faisait un peu froid en cette fin de matinée. Les yeux fixés sur ses pieds, elle semblait attendre quelqu'un.

Elle leva la tête, un homme avec un grand sourire, en lui tournant autour, lui murmura qu'elle était très jolie. Surprise, sa première réaction fut de dire merci ; elle devint toute rouge et lui tourna le dos. Des pensées amusantes lui traversèrent l'esprit : ce matin en s'habillant, elle se trouvait quelconque. La petite lumière

au-dessus du miroir lui donnait d'elle une image floue qui lui convenait. Et voilà qu'un inconnu la remarquait. Elle jeta un coup d'œil furtif au café d'à côté où l'homme s'était installé. Elle fit semblant de regarder sa montre, marcha quelques pas et puis décida de partir. Tout en longeant le boulevard, elle se rendit compte qu'elle pensait sans arrêt à l'inconnu : son physique, son sourire, sa façon de l'aborder.

Le rituel était immuable.

Ils se retrouvaient tous les jours à 13h15 « Aux Deux Frères », un joli bistrot tout en couleur sur le boulevard. Elle n'avait pu s'empêcher, en effet, de revenir sur ses pas et de constater que l'inconnu était toujours là.

Elle avait même eu l'impression qu'il l'attendait.

Un café et un verre d'eau accompagnaient leur discussion. Ils parlaient beaucoup. Des autres au début, c'était plus facile pour elle, une façon comme une autre de lâcher des morceaux d'elle-même sans s'impliquer vraiment. Lui, par contre et c'est ce qui la surprenait, racontait son parcours, ses rencontres et surtout une particulièrement. Ce fut quelques jours plus tard qu'il se décida à lui confier la perte d'une femme qui était morte trop tôt de maladie.

Une présence entre eux qui commença à la mettre mal à l'aise.

Le rituel continua durant deux semaines.

Même endroit, même café jusqu'à ce qu'il lui proposa de dîner ensemble ce soir. Il lui parla d'un weekend au bord de la mer où il devait se rendre pour son travail. Au bord de la mer, romantique à souhait. Pourquoi pas....

Elle est seule à présent, assise à la table du café, légèrement penchée, jambes croisées, une cigarette qu'elle allume, fébrile : trois tasses de café vides, posées

devant elle, sans verre d'eau. Elle attend encore cinq minutes, elle dit ça depuis une heure. Elle n'ose pas quitter sa chaise. Du brouhaha, des sorties de bureaux, des lycées, des rendez-vous, du trafic, des klaxons ; autour d'elle c'est l'effervescence.

Elle se redresse, tourne la tête à droite, à gauche, se rassoit, ne veut pas en louper une miette. Il commence à faire froid malgré la présence du soleil, les gens restent encore attablés à l'extérieur. Elle porte la petite robe fleuris qui met ses jambes et ses seins en valeur. Elle ne remarque même pas le regard des hommes qui furtivement la détaille.

Elle a les mains moites, sa cigarette change de main sans qu'elle s'en aperçoive.

Les cinq minutes qu'elle s'est fixée se sont changées en heures et elle est toujours à la même place. Une place qu'elle ne peut pas quitter.

Elle l'aime, elle va le lui dire.

Elle se souvient qu'elle a mis du temps avant d'accepter qu'il ne vienne chez elle. Rentrer dans son univers, lui dévoiler son intimité, laisser entrevoir des parts d'elle - même lui coûtaient. Un prix qu'elle avait déjà payé en fuyant sa ville et ses parents, une éducation religieuse poussée à l'extrême. Elle s'était trouvée courageuse de tout abandonner sans savoir ce qu'elle allait chercher mais certainement pas ce retour en arrière. Sa volonté fut la plus forte : elle l'avait accueilli chez elle.

Elle l'aime, elle va lui dire.

En tournant la tête pour regarder encore une fois si elle l'aperçoit, le mouvement du garçon de café l'interpelle. Il la regarde et se dirige vers sa table. Son cœur s'emballe, elle déglutit. Elle a très froid d'un seul coup et puis ce sentiment d'être rapportée sur cette chaise : d'être seule. Et cette robe, elle l'a mise pour lui, il la trouvait belle, féminine, sensuelle. Des mots tout ça, des mots qui lui font mal à présent mais qui ont pourtant eut le pouvoir de la combler. Elle a, aujourd'hui, tellement envie de lui, de le toucher, de se donner.

Le garçon de café continue d'avancer. Elle a l'impression qu'il met une éternité à venir. Tout se bouscule dans sa tête : il m'a dit qu'il m'aimait, qu'il m'attendait mais il serait déjà là: qu'est ce qu'il fout !.

Et le garçon s'avance, évitant les tables. On l'appelle pour une commande, il se retourne, elle se lève précipitamment, renverse sa chaise. Il repart, ce n'est pas possible !

« Calme toi, reprends une cigarette, ferme les yeux, respire »

« Vous êtes M<sup>elle</sup> Berten, Sophie Berten? »

Elle rouvre les yeux, son cœur bat à tout rompre. Le garçon a disparu remplacé par deux hommes en imperméable, l'un d'eux lui présente sa carte :

« Vous attendez Yann Queffel ? Nous aurions quelques questions à vous poser. »

Sophie se redresse d'un bond :

« Il lui est arrivé quelque chose? » bredouille-t-elle,

« Vous pouvez nous suivre, s'il vous plait »

Plus tard, Sophie apprendra qu'elle a eu une chance incroyable. Yann, de son vrai nom Robert Moulin était un homme tellement amoureux des femmes qu'il rencontrait; qu'il les gardait, que pour lui, jusqu'à la mort, enfermées au sous-sol de sa maison, dans une pièce aménagée.

La petite chambre de Sophie était déjà prête à la recevoir.

Marie

## TABLE

<b>Blandine.....</b>	<b>3</b>
Marie-Hélène	
<b>Sur l'autoroute des vacances.....</b>	<b>5</b>
Jacques	
<b>La procession.....</b>	<b>9</b>
Marie	
<b>La traversée des apparences .....</b>	<b>12</b>
Françoise	
<b>Saveurs versatiles.....</b>	<b>15</b>
Patricia	
<b>Une belle journée .....</b>	<b>18</b>
Annie	
<b>Le silence de la valise.....</b>	<b>22</b>
Claudine	
<b>Ma révérence .....</b>	<b>24</b>
Anelor	
<b>Ceci n'est pas une déclaration de guerre.....</b>	<b>26</b>
Jean-Michel	
<b>La chance .....</b>	<b>32</b>
Marie	

